HAL
open science

L'archéologie médiévale dans les pays germanophones : éléments pour un repérage

Julien Demade

To cite this version:

Julien Demade. L'archéologie médiévale dans les pays germanophones : éléments pour un repérage. Bulletin d'information de la Mission Historique Française en Allemagne, 2003, 39, pp.110-117. halshs-00005158

HAL Id: halshs-00005158

https://shs.hal.science/halshs-00005158v1

Submitted on 6 Feb 2006

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'archéologie médiévale dans les pays germanophones : éléments pour un repérage

JULIEN DEMADE

Les lignes qui suivent n'ont rien d'une présentation exhaustive : écrites par un médiéviste sans grande compétence concernant l'archéologie, elles n'ont pour objet que de permettre aux lecteurs français une première orientation dans un domaine qui, à en juger par la rareté des contacts, leur semble malconnu plutôt que méconnu (tout archéologue français sait le rôle pionnier de fouilles comme celles d'Hohenrode ou de Tilleda). Il s'agit également de combler une lacune du *Bulletin*, qui n'a jamais consacré d'article général à l'archéologie allemande, et un seul à la présentation d'un groupe de recherches particulier, il y a presque dix ans de cela (*BullMHFA*, 29, 1994, p. 46-55) ; *Bulletin* où les recensions d'ouvrages d'archéologie ont également été rares, faute de collaborateurs qualifiés (ce qui vaut appel aux bonnes volontés…) **rajouter qc si dans ce numéro les recensions prévues d'archéo ont été livrées à temps**. Par ailleurs, la parution plus ou moins récente de plusieurs rétrospectives historiographiques fournit une bonne occasion d'imiter les collègues allemands pour faire retour sur leur discipline[1].

Commençons par un point de vocabulaire : l'archéologie se divise, dans les pays germanophones, en trois disciplines. L'*Archäologie* tout court est généralement entendue au seul sens d'archéologie des mondes classiques (orientaux, grec et romain), l'absence de prédicat renvoyant au caractère dominant de l'archéologie antique, lié notamment à son ancienneté plus grande et au prestige de ses objets ; l'*Ur- und Frühgeschichte*, pour ne pas comprendre dans sa dénomination quelque référence que ce soit à l'archéologie, est pourtant une discipline exclusivement archéologique, consacrée aux sociétés pré- (*Urgeschichte*) et proto-historiques (*Frühgeschichte*) européennes ; l'*Archäologie des Mittelalters* (qui s'est, récemment, adjointe le prédicat *und der Neuzeit*), parent pauvre et cadet, s'occupant elle du reste, soit de la période post-mérovingienne[2]. Cette tripartition est toutefois récente, l'archéologie médiévale

[1]Le volume de 2001 (n° 12) des *Mitteilungsblätter der deutschen Gesellschaft für Archäologie des Mittelalters und der Neuzeit* a été consacré à « Das vergangene Jahrtausend : Aspekte der Forschungsgeschichte der Archäologie des Mittelalters », avec un article prospectif de Barbara SCHOLKMANN, une description du devenir institutionnel de la discipline par Heiko Steuer, une mise au point générale sur la Suisse par Georges DESCUDRES, et une plus spécifique (puisque centrée sur l'archéologie des villages suisses) par Michael SCHMAEDECKE, enfin un article d'Uta HALLE sur l'archéologie médiévale sous le national-socialisme ; on pourra compléter ce dossier par la présentation de la situation autrichienne faite par Thomas KÜHTREIBER et Gabriele SCHARRER dans les *Mitteilungsblätter der deutschen Gesellschaft für Archäologie des Mittelalters und der Neuzeit*, 8, 1997, et par la présentation de l'archéologie en ex-RDA donnée par Walter COBLENZ dans l'*Ethnographisch-archäologische Zeitschrift*, 39, 1998. Voir également deux rétrospectives quelque peu plus anciennes : Günter P. FEHRING dir., *Mittelalterarchäologie in Zentraleuropa : zum Wandel der Aufgaben und Zielsetzungen*, Köln : Rheinland-Verlag (Zeitschrift für Archäologie des Mittelalters Beihefte, 9), 1995 ; Günter P. FEHRING, *Stadtarchäologie in Deutschland*, Stuttgart : Theiss (Archäologie in Deutschland Sonderheft), 1996. Plus généralement, on trouvera la meilleure mise au point, mais ne concernant pas seulement les pays germanophones, dans l'excellent manuel de Günter P. FEHRING, *Die Archäologie des Mittelalters : eine Einführung*, Darmstadt : Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 2000[3].

[2]A l'exception des Slaves et des Vikings jusqu'à leur conversion.

ayant relevé jusqu'aux années 1970 de l'*Ur- und Frühgeschichte* – l'autonomisation est d'ailleurs loin d'être achevée.

Cette autonomisation tardive et partielle n'est en rien contradictoire avec la précocité des développements allemands de l'archéologie médiévale : c'est bien au contraire parce qu'elle était alors assurée par les archéologues spécialisés dans l'étude des sociétés « germaniques » qu'elle a pu bénéficier de l'impulsion (en termes de facilité matérielle – les conséquences intellectuelles n'étant elles pas exactement positives) qu'a donné à leur discipline l'idéologie national-socialiste. Ce qui ne veut nullement dire cependant que l'archéologie médiévale allemande soit née nazie, mais plutôt qu'elle a profité d'un contexte matériel favorable pour lancer ses premières grandes entreprises (les fouilles d'Hohenrode et Tilleda ont commencé la même année 1935). De cette origine disciplinaire de l'archéologie médiévale dans l'archéologie pré- et protohistorique est découlée une conséquence méthodologique très positive, que l'on peut saisir particulièrement nettement si l'on compare la situation allemande à celle de la Suisse, où inversement c'est de l'archéologie monumentale qu'est issue la discipline[3] (situation relativement comparable à celle de la France, tandis qu'en Allemagne l'archéologie monumentale est restée jusqu'à aujourd'hui un quasi-monopole des historiens de l'art[4]). En effet, l'étude de sociétés dépourvues d'écrit incitait à une approche naturaliste des phénomènes sociaux, ce qui permet de comprendre que, d'emblée, l'archéologie médiévale allemande ait défini son travail dans un cadre interdisciplinaire assurant un fort lien avec les sciences de la nature[5]. L'envers de la médaille étant qu'elle a par contre eu du mal à intégrer l'existence d'une documentation non archéologique – c'est-à-dire à assurer le lien avec les historiens (ceux-ci étant par ailleurs, de leur côté, fort peu intéressés par l'archéologie). Par ailleurs, sur le plan non plus des méthodes mais des objets, c'est également à l'*Ur- und Frühgeschichte* que l'archéologie médiévale doit son attention prononcée (et fondatrice, comme le montre Hohenrode) aux problèmes des structures du peuplement (*Siedlungsforschung*).

Si l'archéologie médiévale est donc née, comme projet intellectuel, de la dynamique interne de la *Vor- und Frühgeschichte*, son autonomisation progressive, après 1945, est largement issue, quant à elle, d'une logique externe. En effet, l'ampleur des fouilles de sauvetage dans un cadre *urbain* (liée dans un premier temps à l'étendue des destructions au lendemain de la guerre, puis aux aménagements effectués pendant la période du *Wirtschaftswunder*) a abouti à mettre au jour des structures et des objets qui le plus souvent, dans un pays largement dépourvu d'une tradition urbaine antique poursuivie au haut Moyen Âge, ne remontaient pas au delà du Moyen Âge central. L'archéologie médiévale s'est

---

[3]Dans le canton de Berne, au début des années 1980, les fouilles de châteaux et surtout d'églises représentaient plus de la moitié des prospections ; et si elles n'en représentaient plus, à la fin des années 1990, qu'un gros tiers, cela n'était dû qu'à une baisse relative mais non pas absolue de leur nombre, et ne renvoyait de toute façon pas à une diminution de l'archéologie monumentale (les fouilles de maisons rurales et surtout urbaines ayant considérablement progressé).

[4]On se gardera cependant de passer sous silence les travaux de Günther BINDING.

[5]Déjà la publication, en 1939, des résultats des fouilles d'Hohenrode comprenait un chapitre consacré à l'analyse pétrographique.

donc développée, bien qu'elle s'origine dans l'étude des *Wüstungen* rurales, en tant qu'archéologie urbaine. Si les moyens consacrés à l'archéologie médiévale ont alors fortement augmenté, ils n'ont pu, dans la mesure où ils étaient liés aux fouilles de sauvetage, contribuer à son autonomisation scientifique, puisque ces fouilles étaient assurées non par les universités mais par les administrations de la *Denkmalpflege* (portées par les régions et, secondairement, les municipalités, double originalité institutionnelle des services archéologiques par rapport à la France, puisqu'en aucun cas ils ne relèvent de l'Etat)[6]. La formation d'un groupe de spécialistes, et d'une discipline spécifique, a donc été longue, et a précédé son institutionnalisation universitaire : si la Société Allemande d'Archéologie du Moyen Âge et des Temps Modernes a été fondée en 1975[7] (suivant de peu la création, en 1974, de son pendant suisse, tandis qu'il faudra attendre 1984 pour que l'Autriche suive), ce n'est qu'en 1981 que fut créée la première chaire d'archéologie médiévale, à l'université de Bamberg[8]. Cette chronologie est particulièrement importante, moins d'ailleurs dans sa dimension relative qu'absolue, puisqu'elle signifie que l'institutionnalisation de l'archéologie médiévale s'est effectuée au moment même où s'épuisait le grand mouvement de croissance quantitative des universités ; la nouvelle discipline est donc apparue au moment où les créations de chaires cessaient – et effectivement il faudra attendre 1994 pour que soit créée, à Tübingen, la seconde chaire d'archéologie médiévale (aucune création n'a eu lieu depuis). Par conséquence, l'enseignement de la discipline reste aujourd'hui assuré pour l'essentiel soit par des titulaires de chaires d'*Ur- und Frühgeschichte* fléchées « archéologie médiévale », soit, lorsque ce n'est pas le cas, par des maîtres de conférence ou des chargés de cours[9]. C'est donc dire combien la discipline est institutionnellement fragile, à la merci d'une modification du fléchage (bien plus aisée à opérer que la suppression d'une chaire) ou du non-renouvellement des postes temporaires que sont, en Allemagne, les maîtrises de conférences[10]. Comparativement, la situation autrichienne paraît meilleure puisque, s'il a fallu attendre 1989 pour que soit créée la première chaire à Innsbruck, elle était suivie dès 1993 par celle de Vienne – autant de chaires qu'en Allemagne donc, pour un pays de dimensions autrement modestes ; quant à la Suisse, elle ne dispose d'aucune chaire spécifique.

---

[6]Ce qui a notamment pour conséquence que, de *Land* à *Land*, la législation relative aux obligations des aménageurs varie très fortement – ainsi la Bavière se distingue-t-elle par son laxisme. On retrouve une telle décentralisation des services archéologiques en Suisse, quoiqu'elle y soit plus cahotique, l'archéologie relevant des cantons ; nombre d'entre eux étant trop petits pour pouvoir assurer l'entretien d'un service d'archéologie, les fouilles de sauvetage ont longtemps (généralement jusque dans les années 1970) été chapeautées par les services des Monuments Historiques, ce qui est encore le cas dans sept cantons (sur 26) – et qui renforcait la tendance de l'archéologie suisse à être avant tout une archéologie monumentale.

[7]Elle compte aujourd'hui 200 membres.

[8]Cette chaire fait partie, depuis 1998, du centre d'études médiévales de Bamberg, témoignage du rapprochement entre archéologues, historiens et historiens de l'art (sur ce centre, cf. *BullMHFA*, 38, 2002, p. 149-152). C'est un même rapprochement entre archéologues, historiens des textes et historiens des images que réalise, depuis plus longtemps mais avec une part plus limitée accordée aux archéologues, l'*Institut für Realienkunde des Mittelalters und der Frühen Neuzeit* de Krems (sur cet institut, cf. *BullMHFA*, 37, 2001, p. 130-133).

[9]Au total, une vingtaine d'universités assurent un enseignement d'archéologie médiévale.

[10]Cette fragilité institutionnelle est renforcée par l'absence en Allemagne d'une institution comparable au CNRS, dont on sait le rôle en France pour l'archéologie.

Ce bref tour d'horizon historico-institutionnel ne serait pas complet si l'on négligeait de rappeler les conditions très particulières dans lesquelles s'est développée l'archéologie médiévale dans l'ex-Allemagne de l'Est, aussi bien avant qu'après 1989. La première différence tient à l'autonomisation nettement plus faible par rapport à l'*Ur- und Frühgeschichte* dans la mesure où les recherches se sont préférentiellement portées sur les traces du peuplement slave, soit une société sans écrit jusqu'à une date avancée, et qui n'impliquait donc pas la mise au point d'une méthodologie distincte de celle des proto-historiens. La différence était par ailleurs institutionnelle, puisqu'aux structures décentralisées de l'archéologie de la RFA (qu'il s'agisse des universités ou des services régionaux d'archéologie) répondait la centralisation aux mains de l'Académie des Sciences de Berlin des fouilles les plus importantes, sur le modèle soviétique – centralisation qui a facilité, surtout à partir du moment où les générations formées avant-guerre ont disparu, l'idéologisation de l'interprétation[11]. Dernière différence enfin, qui tient à un dynamisme bien plus grand qu'à l'ouest depuis 1989, pour trois raisons : d'une part l'ampleur des aménagements opérés pour mettre l'est à niveau, ce qui a provoqué d'innombrables fouilles de sauvetage (mais qui ont trop souvent dû être bâclées, tant la pression sociale et politique était forte), d'autre part l'ouverture d'un nouveau champ, la prospection aérienne (jusque là interdite pour des raisons militaires)[12], enfin sans doute le fait que l'épuration des universitaires a été moins exagérée que chez les historiens, ce qui a permis de conserver les meilleurs (ainsi l'un des archéologues médiévistes aujourd'hui les plus en vue en Allemagne est-il Eike Gringmuth-Dallmer, qui avait commencé sa carrière comme directeur, à la fin des années 1970, de la dernière phase des fouilles de Tilleda).

Bref, une archéologie médiévale germanophone moins développée institutionnellement qu'elle ne le souhaiterait, mais riche de ses diversités (l'archéologie suisse n'est pas celle de l'Allemagne de l'Ouest, et la RDA a laissé toute une production *sui generis*), riche également du fait que bon nombre d'archéologues d'Europe de l'est et des Pays-Bas choisissaient de publier leurs travaux en allemand[13], même s'ils lui préfèrent de plus en plus fréquemment l'anglais. Comment accéder à cette production ? La réponse n'est pas simple, dans la mesure où la plupart des résultats, tout particulièrement la quasi-

---

[11]Pour gênante qu'elle puisse être, celle-ci ne doit pas amener à méconnaître ces travaux, ne serait-ce qu'en raison de l'ampleur du matériau qu'ils ont fourni. On trouvera un bilan de l'archéologie est-allemande (pas seulement médiévale), ironiquement publié juste avant la chute du Mur, dans Joachim HERRMANN dir., *Archäologie in der Deutschen Demokratischen Republik*, Stuttgart : Theiss, 1989, dont le 1er tome est consacré aux interprétations (*Archäologische Kulturen, geschichtliche Perioden und Volksstämme*) et le second, plus précieux, au répertoire des fouilles les plus importantes (*Fundorte und Funde*, qui en recense 330).

[12]Pour un exemple de l'engouement suscité par cette technique, et des résultats qui ont pu être obtenus : Siegfried FRÖHLICH dir., *Luftbildarchäologie in Sachsen-Anhalt*, Halle (Saale) : Landesamt für Archäologische Denkmalpflege Sachsen-Anhalt, 1997.

[13]C'est ainsi que Vladimir NEKUDA a choisi l'allemand pour présenter sa synthèse sur le village médiéval issue des résultats des fouilles de Pfaffenschlag et Mstenice (résultats publiés eux en tchèque, mais à chaque fois avec de volumineux résumés en allemand, ainsi que des légendes dans cette langue) : Vladimir NEKUDA, *Das mittelalterliche Dorf Mährens im Licht der archäologischen Forschung*, Brno : Museums- und Heimatkundliche Gesellschaft, 1982.

totalité des rapports de fouilles, sont publiés dans des revues à visée régionale, revues soit d'histoire[14] soit d'archéologie[15], peu commodes pour le lecteur français dans la mesure où elles ne lui permettent pas d'accéder spécifiquement à la production de l'archéologie médiévale ; non seulement nous serions bien en peine de faire une liste un tant soit peu complète de ces revues, mais comme de toute façon elles ne se trouvent pas en France (ni d'ailleurs, souvent, en Allemagne en dehors de leur région)… Nous nous limiterons donc aux revues réservées à l'archéologie médiévale, en rappelant à nouveau que c'est ailleurs que se publie toute une partie des recherches. La plus importante et la plus ancienne de ces revues est la *Zeitschrift für Archäologie des Mittelalters*, fondée en 1973, dont l'intérêt vient, outre bien sûr ses articles, d'une part de ses recensions, rares mais développées et véritablement critiques, et d'autre part de ses bibliographies exhaustives, consacrées soit à un thème soit à un espace, qui constituent le meilleur accès à la production archéologique germanophone (même si ces bibliographiques ne se limitent pas à cette langue) ; la revue semble cependant actuellement en difficulté, puisqu'elle a dû passer à un rythme bisannuel. Plus jeunes et d'un niveau un peu plus modeste sont les *Beiträge zur Mittelalter-Archäologie in Österreich*, fondés en 1985 par la Société Autrichienne d'Archéologie Médiévale (les numéros annuels sont thématiques, et fréquemment ouverts aux archéologues de l'Europe du sud-est ; la spécificité de la revue, comme de l'archéologie autrichienne, tient au fort développement de l'archéologie minière), ainsi que les *Mitteilungen der deutschen Gesellschaft für Archäologie des Mittelalters und der Neuzeit*, créés en 1991 par la société-soeur allemande, principalement pour éditer (malheureusement de façon fortement abrégée) les actes de son colloque annuel (les numéros sont donc thématiques). Le gros avantage des *Mitteilungen*, pour un chercheur français confronté aux limites de nos bibliothèques[16], est qu'elles sont depuis peu disponibles en intégralité sur Internet – ce qui nous fait passer aux ressources disponibles en ligne.

Nous nous bornerons à trois sites, qui renverront le lecteur à bien d'autres, suivant ses intérêts particuliers. Tout d'abord, celui de la Société Allemande d'Archéologie Médiévale, dont le principal intérêt tient d'une part, comme nous venons de le dire, à la mise en ligne de la revue de la Société, et d'autre part à la rubrique « Annonces », qui permet de se tenir au courant des colloques à venir (et qui permettrait aux archéologues français de tenir leurs collègues germanophones au courant des manifestations qu'ils organisent ?)[17]. Ensuite, le site *Mittelalterarchäologie.de*, conçu comme un portail ouvrant aux différents sites d'archéologie selon un classement géographique, avec pour chaque *Land* les sites des départements universitaires, des administrations chargées de l'archéologie, des

---

[14]Ainsi, exemple parmi d'autres, le *Jahresbericht des historischen Vereins für Mittelfranken* publie-t-il une recension annuelle de l'ensemble des fouilles et trouvailles opérées dans ce « département ».

[15]Pour rester dans la même zone du sud-est de l'Allemagne, les rapports des fouilles les plus importantes effectuées dans la région de Bavière sont publiés dans *Das archäologische Jahr in Bayern*.

[16]La *Zeitschrift für Archäologie des Mittelalters*, selon ABES, n'est disponible que dans neuf villes, dont l'une (Valbonne) n'est pas universitaire, les *Beiträge zur Mittelalter-Archäologie in Österreich* ne se trouvent qu'à la BNF, et les *Mitteilungen der Arbeitsgemeinschaft für Archäologie des Mittelalters und der Neuzeit* ne sont disponibles nulle part !

[17]http://www.dgamn.de/

différentes sociétés d'archéologie, et enfin les publications disponibles en ligne (avec brève présentation de chacune)[18]. Enfin, le site *Archäologie on line*, plus tourné *en apparence* vers la vulgarisation, et non limité au Moyen Âge ; il est toutefois d'une grande richesse (147 sites répertoriés pour le haut Moyen Âge, 235 pour le Moyen Âge central et tardif, 45 pour l'époque moderne), et son classement est sans doute plus adapté aux besoins des Français, qui se préoccupent moins de sérier les ressources selon leur appartenance à telle ou telle région allemande, que de limiter chronologiquement ou thématiquement leur enquête ; enfin, ce site est beaucoup moins germano-centré que les deux précédents (ainsi comprend-il 66 sites sur la France)[19].

Bref, une archéologie médiévale germanophone de riche tradition, pas si inaccessible, et qui a beaucoup à apporter aux Français pour l'étude des structures du peuplement rural, l'archéologie urbaine, l'analyse des objets, tandis que ces mêmes Français pourraient la faire profiter de leur avance dans les domaines de l'archéologie extensive, de l'analyse des paysages, ou de l'étude des restes organiques. Toute une collaboration possible donc, que la Mission pourrait accueillir.

---

[18]http://www.mittelalterarchaeologie.de/index.htm

[19]Pour l'accès au classement thématique : http://www.archaeologie-online.de/links/158/ ; pour l'accès au classement chronologique : http://www.archaeologie-online.de/links/154/